

Dans le ventre de Kaboul

Les conflits armés et la violence contre les femmes laissent des cicatrices, certaines visibles, d'autres profondes et secrètes. La psychothérapeute Maria Zemp soulève un pan de la burka en nous racontant son travail auprès des sages-femmes dans l'Afghanistan post-talibans.



par Maria Zemp

Kaboul, avril 2005. Mon interprète Rubina¹ et moi nous rendons en périphérie de la ville avec notre chauffeur Omar pour faire une visite à domicile avec les sages-femmes Sahiba et Najiba.

Les pics enneigés du Hindukusch qui se détachent encore sur un ciel d'azur à cette heure matinale me rapprochent des gens d'ici, en qui je retrouve l'âme des peuples montagnards. À midi, comme tous les jours, des nuages de smog s'accumuleront au-dessus de Kaboul, un bassin cerclé de montagnes. Chaque fois que j'y reviens, le trafic y est encore plus dense. Et pour cause : les vieux tacots polluants dont on ne veut plus même en Europe de l'Est affluent en Afghanistan par l'Iran et le Pakistan.

À la blague, je lance au chauffeur : « Si ça continue, les Kaboulis devront bientôt rouler à bicyclette ». « Ce ne serait pas si mal, réplique-t-il avec un sourire. Les femmes auraient peut-être enfin le droit de faire de la bicyclette! » Idée quasi révolutionnaire dans ce pays où les Afghanes sont confinées à la banquette arrière des automobiles et où la tradition leur interdit de conduire.

À 13 ans, c'était décidé : j'allais devenir infirmière et parcourir le monde. Six ans plus tard, au beau milieu de mes études, nous fondions le premier centre de femmes à Bâle. Le mouvement des femmes était arrivé en Suisse, et j'y avais trouvé une identité et une famille politique; allais-je renoncer à mon rêve? L'évolution du mouvement m'a montré la voie. Je suis devenue naturopathe, puis psychothérapeute spécialisée dans l'accompagnement de femmes gravement malades et le traitement de femmes et d'enfants victimes de violence.

Medica Mondiale, l'organisation pour laquelle je travaille ici, est une excroissance du mouvement féministe. Fondée en 1993 par la gynécologue Monika Hauser et d'autres féministes de Cologne, cet organisme humanitaire apporte de l'aide médicale, psychosociale et juridique aux femmes et aux fillettes victimes de violence dans les zones de guerre, et offre à des travailleuses de la santé et des services sociaux de ces pays une solide formation dans le diagnostic et le traitement des traumatismes résultant de ce type de violence. Depuis 2002, Medica

Mondiale a mis sur pied plusieurs projets en Afghanistan. Une dizaine de coopérantes et une vingtaine d'employées afghanes travaillent maintenant à Kaboul, Herat et Mazar-e Charif. Trois ou quatre fois par année, je me joins à l'équipe de Kaboul pour donner de la formation à une trentaine de sages-femmes².

Je vis avec mes collègues coopérantes dans une pension à vingt minutes du centre-ville. De temps à autre, quand la situation politique le permet, je peux marcher seule jusqu'à Chicken Street³. Autrement, nous nous déplaçons toujours en voiture, le chauffeur et les gardes du corps embauchés par Medica Mondiale nous assurant la protection masculine indispensable dans ce pays.

Quarante-cinq minutes plus tard, nous sortons enfin de la ville. Fini les bouchons qui nous ralentissent, maintenant ce sont les rues de terre qui, l'hiver, se réduisent à des ornières boueuses. Comme d'habitude, aucune femme en vue, rien que des hommes et des enfants. Ce n'est pas le dédain scandaleux que les hommes affichent pour les femmes en public qui me dérange le plus ici (je suis lesbienne, et qu'ils me prêtent ou non attention m'est indifférent), ce sont toutes ces rues sans femmes où ma boussole intérieure perd le nord.

Du siège arrière, la voix de Rubina me parvient : « Maria, je t'en prie, mets ton foulard. Les gens n'aiment pas les femmes dévoilées, ici. » Une fois de plus, je n'arrive pas à enrôler ce morceau de tissu autour de ma tête comme les Afghanes le font plusieurs fois par jour avec tant d'élégance, de nonchalance presque.

Le chauffeur s'arrête entre les murs de terre battue. Pendant que je me débats avec le foulard, deux femmes en burka que Rubina et Omar semblent connaître ouvrent la porte et se glissent dans la voiture. Ce n'est qu'en entendant leur « Salam Maria » que je reconnais les voix de Sahiba et Najiba. Je suis estomaquée. En un an et demi, je n'ai jamais vu des sages-femmes au travail en burka. J'en avais déduit que, dans l'ère post-talibans, le respect qu'impose leur profession les protégeait. Manifestement, ce n'est pas le cas hors de Kaboul. À mon grand soulagement, Sahiba et Najiba sont trop absorbées par leur conversation avec Rubina pour remarquer mon irritation. Parfois, être exclue par cette langue mélodieuse que je ne comprends pas m'arrange. J'en profite pour absorber images et expériences, pour m'accorder un moment de répit dans ma bulle.

¹ Pour des raisons de sécurité, tous les prénoms afghans mentionnés dans ce texte sont fictifs.

² Pour en savoir plus sur Medica Mondiale, consultez le site <medicamondiale.org/index_e.html>.

³ Artère commerciale de Kaboul, très prisée des étrangers.

Hors de la famille, bien des Afghanes ne voient personne d'autre que les sages-femmes. Elles n'ont personne d'autre à qui parler, à qui confier leur lot quotidien d'humiliations et d'abus, à qui dire par exemple qu'elles sont régulièrement battues par leur mari et parfois même par leur belle-mère. Souvent, le soutien des sages-femmes est leur seul espoir.

Les sages-femmes peuvent donner du fer et des vitamines aux mères mal nourries et anémiques, mais il leur faut plus que des pilules pour consoler des femmes désespérées sans se laisser submerger par toute cette misère, sans se noyer elles-mêmes dans toute cette souffrance. Mon travail consiste à leur transmettre les connaissances nécessaires pour qu'elles puissent continuer à apporter leur soutien moral et spirituel à ces femmes sans s'épuiser et craquer à leur tour. C'est pour cela qu'elles osent emmener une coopérante de Medica Mondiale pour leurs visites à domicile.

Sachant que chacune de ces visites leur redonnera un peu d'espoir, les soulagera d'un peu de leur fardeau, allégera un peu leur isolement et leur impuissance, les femmes y consentent généralement volontiers, bien que ce soit risqué. La tradition musulmane afghane interdit de parler des affaires de famille avec des étrangers. Heureusement, dans cette société de ségrégation des sexes, les hommes ne savent jamais au juste ce qu'elles nous disent.

Précédées par Sahiba et Hajiba, Rubina et moi pénétrons dans la pièce sombre où vit, mange et dort toute une famille.

Freshta, vingt ans, petite et frêle, a mis au monde son cinquième enfant il y a trois semaines. Les sages-femmes m'ont appelée en consultation parce que la jeune maman au désespoir menace constamment de se tuer.

Depuis son exil au Pakistan, Freshta ne supporte plus que son mari l'approche. Tous les soirs, elle se met à hurler et à pleurer dès qu'il entre dans la pièce. Tous les matins, elle se promet de redevenir une bonne épouse pour son mari qu'elle aime. « Mais malgré toutes mes prières et mes bonnes intentions, rien ne change. On dirait que je suis possédée : dès qu'il m'approche, c'est plus fort que moi, je me mets à crier! »

Jour après jour, les sages-femmes entendent des femmes désespérées leur décrire les mêmes symptômes : crises de larmes subites, explosions de colère. Certaines femmes passent leur rage sur leurs enfants, d'autres la retournent contre elles-mêmes. Jour après jour, des femmes se suicident, encore et encore.

Ce que nous dit Freshta pourrait indiquer qu'elle a été victime de violence sexuelle, et qu'elle a refoulé ce qui s'est passé pour se protéger. L'évoquer déclencherait une tempête émotionnelle. Le divulguer violerait les tabous les plus profonds de sa société; elle serait déshonorée et



chassée de sa famille. Et aucune femme seule avec ses enfants ne peut survivre économiquement et socialement en Afghanistan.

Une fois qu'elles ont saisi le lien entre ces symptômes et un possible traumatisme, les sages-femmes peuvent revoir leur diagnostic initial de « problème de santé mentale », comprendre que cette femme porte probablement une blessure profonde, que ses crises sont des manifestations de douleur incontrôlables, des appels à l'aide. Elles peuvent ressentir de l'empathie pour leur cliente et amorcer la première étape d'un counseling de base, l'écoute attentive, pour établir une relation de confiance. Cela fait, les autres étapes pourront suivre – la mobilisation des ressources et la stabilisation.

“ **C**e que je leur dis des viols massifs pendant et après la Deuxième Guerre mondiale en Europe les horrifie. Cette révélation fait tomber les frontières, dissipe le mythe selon lequel ce genre de choses n'arrive que dans un Afghanistan sinistre. ”

Session de formation à Kaboul. Assise en cercle avec une quinzaine de sages-femmes, je leur raconte l'histoire de la recherche sur le syndrome de stress post-traumatique. Ce que je leur dis des viols massifs pendant et après la Deuxième Guerre mondiale en Europe les horrifie. « Nous n'avons jamais entendu parler de ça! » Très vite, elles réalisent que mes collègues et moi sommes les petites-filles de cette génération de femmes. « Nous ne sommes pas les seules à avoir subi ces atrocités, vos grands-mères aussi. Vous en connaissez les effets... » Cette révélation fait tomber les frontières, dissipe le mythe selon lequel ce genre de choses n'arrive que dans un Afghanistan sinistre. La honte et le sentiment de culpabilité s'atténuent. Savoir que la violence contre les femmes est utilisée comme une arme de guerre dans le monde entier ne les console pas, mais ouvre une brèche dans leur isolement.

« Je comprends mieux pourquoi tu quittes ton pays si confortable pour venir travailler avec nous », dit l'une des plus vieilles. Elle me fixe des yeux, mais son regard voit bien au-delà de moi.

Avec notre discussion sur l'ouvrage de Judith Herman⁴, les féministes occidentales prennent un visage pour ces sages-femmes afghanes. Le visage de toutes

⁴ HERMAN, Judith (1992). *Trauma and Recovery. From Domestic Abuse to Political Terror*, New York, Basic Book.

ces femmes qui, dans les sociétés démocratiques, ont osé dévoiler au grand jour le crime patriarcal de la violence contre les femmes, et qui ont obtenu ce dont elles-mêmes rêvent : la reconnaissance des droits des femmes en tant que droits humains. Les sages-femmes afghanes sont assez informées pour savoir que ces

Cologne, 19 mai. Tandis que j'écris ces lignes, la sécurité se dégrade sans cesse à Kaboul. Il y a trois jours, notre collègue italienne de CARE, Clementina Cantoni, a été enlevée. Aujourd'hui, aux nouvelles, on parle de l'assassinat de travailleurs anti-drogues afghans et de membres d'une organisation humanitaire. J'ai de plus



droits sont encore bafoués tous les jours en Occident. « N'importe, dit l'une d'elles, le chemin que vous avez fait nous donne de l'espoir. Si nous ne renonçons pas, peut-être en arriverons-nous là un jour nous aussi. » L'espoir est probablement ce que les coopérantes peuvent apporter de plus précieux aux femmes d'Afghanistan.

Aéroport de Kaboul, fin avril. Dans la salle d'attente bondée, je suis la seule femme, exactement comme la première fois que je suis arrivée dans ce pays étranger en novembre 2003. Un agent de bord m'extirpe de la file d'attente. Mon sexe me vaut le privilège d'embarquer avant tout le monde dans l'avion, où j'ai droit à une rangée de sièges à moi toute seule. Pour la cinquième fois déjà, une de mes missions à Kaboul prend fin. Je m'envole vers Dubaï et, de là, vers Cologne. Cette fois encore, l'Afghane du service de sécurité est venue me voir dans la salle d'attente pour me souhaiter un bon vol et me dire de saluer ma famille de sa part. Je suis encore à Dubaï et cette gentillesse, ces petits gestes pleins de chaleur me manquent déjà.

Le petit Ariana vole si bas qu'il me suffirait de tendre le bras pour toucher les montagnes, me semble-t-il. Le paysage brun-jaune est parsemé de taches vertes, comme si quelqu'un avait versé de la couleur un peu partout. Le début d'un printemps fertile. Les Afghanes sont ravies. Pour la première fois depuis 10 ans, le pays a reçu beaucoup de pluie et de neige cet hiver. À Kaboul, la rivière tarie coule de nouveau. Ma collègue Rubina a tenu à m'y emmener avant mon départ. « Regarde toute cette eau. Allah approuve l'élection du nouveau président, les années sombres sont derrière nous maintenant. » Ses yeux brillaient en pensant à l'avenir...

en plus peur pour mes collègues, et l'idée que les forces fondamentalistes puissent nous obliger à cesser notre travail avec les femmes afghanes me fait monter la moutarde au nez. Ou plutôt, comme elles diraient, ça me donne mal au foie.

E **pilogue.** Maria est retournée à Kaboul pendant quelques semaines en juillet, et y retournera encore cet automne. Capturée le 16 mai par quatre hommes armés alors qu'elle circulait avec son chauffeur et une autre femme dans le quartier central de Qala-e-Mosa, Clementina Cantoni a été libérée le 9 juin. « Dès le lendemain du rapt et à plusieurs reprises par la suite, écrivait *Le Monde* ce jour-là, de petites foules de veuves de Kaboul s'étaient réunies dans la rue pour demander la libération de l'Italienne. " Elle venait deux fois par semaine pour nous donner du riz, de la farine, des haricots, du sel [...]. Elle nous avait apporté des poules qui donnent des oeufs que nous allons vendre au marché », avait expliqué Fatma Khudabakhsh, une Kaboulie de 35 ans présente lors d'une des manifestations. »

TRADUCTION : Lise Weil et Verena Stefan (allemand-anglais) ; Sylvie Dupont (anglais-français).

MARIA ZEMP est naturopathe et psychothérapeute. Elle partage son temps entre ses missions à Kaboul pour l'organisme humanitaire allemand Medica Mondiale et sa pratique privée à Cologne.